

L'aristocratie et la bourgeoisie au bord de la mer. La dynamique urbaine de Deauville

In: Genèses, 16, 1994. pp. 69-93.

Citer ce document / Cite this document :

Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique. L'aristocratie et la bourgeoisie au bord de la mer. La dynamique urbaine de Deauville.
In: Genèses, 16, 1994. pp. 69-93.

doi : 10.3406/genes.1994.1247

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1994_num_16_1_1247

L'ARISTOCRATIE ET LA BOURGEOISIE AU BORD DE LA MER

LA DYNAMIQUE URBAINE
DE DEAUVILLE

**Michel Pinçon et
Monique Pinçon-Charlot**

Les grandes familles de l'aristocratie fortunée et de la bourgeoisie privilégient l'entre-soi*. Elles aiment à vivre entre elles, dans des espaces hors du commun qu'elles conçoivent et façonnent à leur image. Ces familles ne reconquièrent pas des espaces déjà occupés. Elles créent leur habitat *ex nihilo*, sur des terres vierges. Toute l'histoire des beaux quartiers parisiens est ainsi celle d'une urbanisation dont l'initiative et le moteur sont à rechercher dans la haute société. En même temps, ces familles ont toujours été spatialement très concentrées. Être au principe de l'urbanisation de quartiers neufs leur a permis de rester groupées alors même que, sous la pression des affaires et des commerces de luxe, qui convoitent les belles adresses qu'elles avaient créées, elles quittaient leurs anciens quartiers pour se replier sur un Ouest plus calme et sociologiquement plus homogène¹. Depuis le XVIII^e siècle, le centre de gravité des quartiers chics a connu une translation lente et régulière vers l'ouest. Au fil des décennies et des siècles, l'élite parisienne s'est chargée de poursuivre cette urbanisation en élevant sur les terrains encore disponibles, que ce soit celui de terres maraîchères ou les parcs des grands domaines, l'assemblage typique de pierres de taille, de grilles et d'ombrages qui est la marque des quartiers chics.

Toutefois, l'espace propre aux grandes familles ne se limite pas à l'ouest parisien, ni aux quartiers huppés des villes de province. Transmis de génération en génération, le château ou la grande maison familiale, avec les terres qui les entourent et l'ancrage qu'ils permettent dans un village où la famille occupe une position sans égale, sont un autre espace spécifique des hautes classes. Dans un coin de France ainsi marqué par la présence de plusieurs générations d'une même lignée, la famille a ses habitudes et un enracinement dont bien peu de groupes sociaux peuvent

* Ces réflexions s'inscrivent dans le cadre d'une recherche sur les dimensions spatiales et temporelles des patrimoines des grandes familles, financée par le Plan urbain.

1. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 1989 ; et *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, Paris, Payot, 1992.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

aujourd'hui encore se prévaloir. Toute la mémoire familiale trouve à se revivifier dans les vieilles pierres, les souvenirs accumulés sous la forme matérielle des meubles et objets d'art ou dans la mémoire collective locale.

Mais cette inscription rurale des familles de la haute société les disperse sur l'ensemble du territoire. Il est d'autres lieux où elles se trouvent rassemblées en des ensembles collectifs qui recréent d'une certaine façon les ghettos du Gotha des grandes cités. Il s'agit des lieux de villégiature que la haute société a toujours su se ménager. Comme elle fut à l'origine des beaux quartiers parisiens, elle construisit des «stations», qu'elles soient thermales, balnéaires ou de sports d'hiver. Pour leurs loisirs aussi, pour les séjours à la campagne, à la montagne ou à la mer, les grandes familles préfèrent, en règle générale, urbaniser elles-mêmes une terre vierge plutôt que de reconquérir un habitat ayant déjà servi. Le petit port de pêche où l'on achète une vieille maison sans être sûr de son voisinage, cela n'est guère le fait des catégories les plus aisées qui, là encore, préféreront décider de leur environnement et construire à leur image l'écrin qui doit abriter leurs loisirs. Deauville présente un cas exemplaire de cet urbanisme planifié par quelques individus au profit de familles de la haute société.

Des marais à la belle adresse balnéaire

Deauville est, avant la lettre, une ville nouvelle, sortie des marais du bord de mer par la volonté de quelques riches hommes d'affaires du Second Empire, avec le projet délibéré d'offrir un cadre digne de la belle société acquise à l'idée des bienfaits des bains de mer dont elle allait lancer la mode. La création de la ville, de 1859 à la Première Guerre mondiale, vient peu de temps après le succès mondain de Dieppe, qui fut un temps le lieu d'élection de l'aristocratie du faubourg Saint-Germain, et celui de Trouville, qui n'est séparée de Deauville que par la Touques, modeste rivière maritime. Mais dans les deux cas les villas et les hôtels de luxe vinrent se greffer sur des cités de pêcheurs dont le caractère populaire enraya la réussite mondaine. L'hétérogénéité sociale, qui fait le charme des vieux quartiers parisiens pour nombre de membres des classes moyennes qui aiment à y résider, n'offre que peu d'attraits pour la haute société, du moins lorsqu'il s'agit d'offrir les conditions optimales pour un séjour prolongé.

Des hommes d'affaires avisés, soucieux de disposer pour eux-mêmes d'un lieu de villégiature en bord de mer et conscients des profits qui pouvaient naître de la nouvelle mode, jetèrent leur dévolu sur les marais qui, au sud de la Touques, séparaient du bord de mer le petit village rural de Deauville, perché sur une colline. Le conseil municipal, assemblée bien modeste alors, accepta le 31 août 1859 de céder aux sieurs Donon et Olliffe ces marais sans valeur, propriété de la commune, qui servaient de maigres pâturages. Donon, banquier, fondateur de la Caisse d'escompte, dirigea de nombreuses sociétés, dont la société de Travaux publics et de construction. Le docteur Olliffe était né en Angleterre en 1808 et avait fait des études de médecine à Paris où il avait exercé comme praticien attaché à l'ambassade britannique. «Il aimait la vie mondaine et ses animateurs et par réciprocité, la société, empreinte d'une certaine teinte d'anglomanie, l'accepta.²» D'autant plus aisément, sans doute, qu'il avait, par son mariage, acquis une fortune considérable. Les deux initiateurs de l'opération reçurent le soutien du duc de Morny, demi-frère de Napoléon III, qui jouait un rôle de premier plan dans la vie mondaine du Second Empire. Il contribua de façon décisive au lancement de Deauville en lui apportant la caution d'un personnage important du régime. Dans un ouvrage sur l'hôtellerie de luxe, les auteurs écrivent que «cette politique de création et/ou de développement touristique mise en place dans les années 1850-1860 est particulièrement intéressante à étudier du point de vue de l'urbanisme et des enjeux sociaux et économiques en matière urbaine. Comme le souligne Marie-Hélène Contal, "l'aménagement de stations thermales et balnéaires est pour Napoléon III un support de démonstration, une mise à l'essai des projets impériaux sur l'expansion économique et urbaine"³».

Le trio tomba d'accord pour désigner Breney comme architecte en chef de la nouvelle société anonyme des immeubles de Deauville. Dès 1861, il sera le nouveau maire de la commune, tous les pouvoirs étant ainsi rassemblés entre les mains d'un groupe solidaire. En disciple d'Hausmann, Breney conçoit de larges avenues qui se coupent à angle droit et de vastes places. La première villa édifiée en 1861 est celle du duc de Morny, baptisée *Sergewna*, en l'honneur du second fils du duc, le suffixe étant un hommage aux origines russes de la duchesse.

Les grandes familles emboîtent le pas. Elles achètent des lots et font construire des villas à l'architecture souvent ima-

2. Roger Deliencourt et Jean Chenneboist, *Deauville, son histoire*, s. n., imprimerie Marie, Honfleur, tome 1 : *des origines à 1914*, 1977 et tome 2 : *de 1914 à 1977*, 1982, vol 1, p. 107.

Roger Deliencourt, médecin, fut maire-adjoint de Deauville dès 1947. Il seconda ainsi les maires Robert Fossorier et Michel d'Ornano. Jean Chenneboist, professeur au lycée de la ville, eut également des responsabilités comme conseiller dans la municipalité dirigée par Michel d'Ornano en 1971. Ces ouvrages d'histoire locale fournissent une multitude d'informations précises et fort utiles.

3. François Ascher, Jean-Louis Cohen et Jean-Claude Hauvuy, *Luxe, habitat, confort : les références hôtelières*, Paris, Institut français d'Urbanisme, université de Paris VIII, 1987 ; Marie-Hélène Contal, *1854-1936, Création d'une ville thermale*, Paris, Institut français d'architecture, CEP-Éditions du Moniteur, 1982.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

ginative. Du style normand au style mauresque, en passant par toutes les fantaisies des riches propriétaires, les inventions architecturales, baroques et néo-classiques, foisonnent. Les affaires sont florissantes. «Après lotissement et viabilisation partielle, les ventes commencent en 1861 et rapidement les prix s'élèvent. Dès 1863 certains terrains, achetés 33 centimes le mètre carré, sont revendus sur la base de 8 à 10 francs.⁴» Or les parcelles sont vastes, elles peuvent atteindre ou dépasser 10 000 mètres carrés. Sur celle du duc de Morny, dès 1912, on pourra construire le Royal, un palace de plus de 300 chambres (document ci-dessous). Au prix du terrain il fallait bien entendu ajouter celui du coût de la construction de villas vastes et pourvues de tout le confort de l'époque.

*Le Casino, une villa, le siège
du Cercle de Deauville et le Royal,
vers 1914 : les lieux de la vie élégante
et mondaine au début du siècle.*



Le public intéressé est constitué par des familles fortunées qui réalisent un placement en même temps que le désir de disposer d'une résidence en bord de mer. D'ailleurs banquiers et hommes d'affaires achètent des terrains beaucoup plus importants que ce qu'il serait nécessaire pour construire la villa familiale, et parfois en lots spatialement séparés : en gestionnaires avisés de fortunes considérables, ils alliaient à la recherche d'un cadre de vie agréable pour les vacances d'été les bénéfices probables d'opérations foncières ou immobilières fructueuses, tout en gardant un droit de regard sur le peuplement de Deauville. En contrôlant le marché, les premiers occupants peuvent gérer l'arrivée de nouveaux propriétaires sur un mode proche de celui de la cooptation. Il n'y a pas de meilleur moyen de s'assurer de la «qualité» des futurs voisins. On peut retrouver des traits

4. Gabriel Désert, *La Vie quotidienne sur les plages normandes du Second Empire aux années folles*, Paris, Hachette, 1983, p. 24.

semblables dans «la participation de l'aristocratie anglaise à la création de villes de villégiature», qu'il s'agisse de villes d'eau ou de stations balnéaires⁵.

A la manière des villes nouvelles et des nouveaux villages construits ces deux dernières décennies en Ile-de-France et à la périphérie des grandes agglomérations, ce n'est pas seulement un produit immobilier qui est proposé, mais tout un style de vie. A Deauville, il s'agit d'offrir un habitat et un environnement qui soient propices à l'épanouissement du mode de vie aristocratique et grand bourgeois. Pour cela il fallait assurer des moyens de communication rapides et agréables avec Paris. C'est chose faite en 1863 avec l'inauguration de la ligne de chemin de fer et de la gare. L'hippodrome et le casino ouvrent l'année suivante, un an avant les établissements de culte, l'église Saint-Augustin et le temple protestant. En 1866 est inauguré le bassin à flot.

Deauville se devait d'accorder une place de choix au cheval. Le nouvel hippodrome couvre à lui seul 65 des 357 hectares que compte la ville. Le Cercle de Deauville est créé en 1873 dans le but, selon son actuel secrétaire-gérant, le comte Guy de Jouvencel, d'accueillir les propriétaires d'écuries de course et de leur offrir les commodités et les agréments de la vie de cercle à l'image de ceux qu'ils priaient dans les cercles parisiens. Le Cercle de Deauville occupe encore aujourd'hui le bâtiment construit alors pour lui en front de mer, les salons s'avancant en demi-rotonde vers le rivage. Il constitue l'un des rares témoins de cette époque pionnière et symbolise aujourd'hui l'originalité de Deauville, station balnéaire sortie du néant par la volonté de quelques hommes d'affaires et familles fortunées. Il s'agit d'un urbanisme opérationnel qui a dû réaliser l'ensemble des infrastructures nécessaires, y compris les établissements de culte ou ce siège du cercle. «C'est à ma connaissance le seul bâtiment construit pour l'usage d'un cercle et dont la destination n'a pas changé depuis cent vingt années d'existence», souligne le comte de Jouvencel. Ville nouvelle, Deauville se devait de produire simultanément l'ensemble des bâtiments et des équipements indispensables à sa vocation de station balnéaire mondaine.

En 1870 un plan indique la liste des propriétaires des villas de la Terrasse de Deauville, aujourd'hui boulevard Eugène Cornuché, fondateur du casino actuel et des grands hôtels de la station. On trouvait donc à l'époque, sur le bord de mer, M. Tenré, banquier à Paris, le marquis de

5. David Cannadine, « L'aristocratie et les villes dans l'Angleterre du xix^e siècle : les stations balnéaires », *Urbi*, I, 1979, p. 33-46.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

Salamanca, le baron Poisson, M. Boitelle, préfet de Police, le comte de Gontaut-Biron, etc.⁶ Les villas des trois promoteurs de Deauville étaient contiguës, et d'ailleurs les premières à avoir été construites. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gravures. Outre l'hôtel Royal qui a remplacé la villa du duc de Morny, des immeubles de quatre étages ont fait disparaître celles d'Olliffe et de Donon, comme cela a été pratiquement le cas sur tout le bord de mer.

Ce bord de mer est étonnamment loin des premières constructions. En réalité, les villas ont bien été construites à la limite de la plage. Mais à deux reprises, en 1872 et en 1876, de violentes tempêtes abandonnèrent des masses de galets et d'alluvions, faisant reculer de trois cents mètres la laisse des pleines mers. Cela n'empêcha pas la station de connaître le succès que l'on sait. Les lais, ces étendues sableuses et peu attrayantes qui séparaient dorénavant les villas du bord de mer posèrent bien quelques problèmes d'aménagement, mais elles n'entravèrent pas la mise en valeur de la ville initiée par Donon et Olliffe. Tant il est vrai que les familles en séjour à Deauville en attendent bien autre chose que les bains de mer, même si ceux-ci restent une motivation de leur venue. Les palaces, le casino, les hippodromes, le golf furent et sont encore au principe de l'organisation de la vie quotidienne à Deauville pour ceux qui y sont en villégiature, au point qu'il n'est pas rare, encore aujourd'hui, que l'on vous rappelle sur le mode de la plaisanterie, qu'à Deauville, «il y a aussi la mer».

Elle était faite pour eux, ils étaient faits pour elle : Deauville à son apogée

Les villas, les palaces, le casino, les boutiques de luxe, sont autant de formes du social cristallisées dans des objets urbains. Ils représentent un niveau et un mode de vie. Ils sont une forme objectivée de la réalité sociale. Les agents sociaux, et en l'occurrence ceux qui fréquentent ces endroits, sont aussi un produit de la société. Ils sont du social incorporé, dans les mentalités, les habitudes, les goûts mais aussi les attitudes corporelles et les multiples manières d'être qui trahissent sans cesse la position dans la société. La vie urbaine peut alors être analysée comme étant le résultat de l'interaction permanente entre ces deux formes du social.

Or, à Deauville, jusque dans les années 1960, les familles fortunées de l'aristocratie et de la bourgeoisie vivaient en

6. Parmi les autres propriétaires : MM. Hauttement, Delahante, Dalloz, Bourgoïn, Jouhet, le duc de Sesto (qui avait épousé la duchesse de Morny, son mari étant décédé en 1865), le prince Demidoff, le comte de Kersaint, M. de La Lombardière. Ce plan nous a été aimablement communiqué par M. Agnès, archiviste de Deauville, qui nous a aussi aidé à comprendre les grandes lignes de l'histoire de la ville. Qu'il en soit ici vivement remercié.

harmonie avec un cadre de vie balnéaire non seulement construit pour elles, mais encore à l'initiative de certains de leurs membres. Cette adéquation rare n'est jamais aussi bien perçue qu'avec le recul du temps, alors que l'évolution urbaine a introduit quelques hiatus entre la ville et les gens. Deauville était comme Cannes et Biarritz, un lieu de villégiature. Ainsi le Royal était un hôtel de vacances où les familles arrivaient vers le 14 juillet et repartaient le lendemain du Grand Prix de Deauville, traditionnellement couru le dernier dimanche d'août. Aujourd'hui les séjours sont beaucoup plus courts : Deauville est devenue une ville de week-end, comme tous les entretiens l'ont confirmé.

Mais surtout le style a changé. Le mode de vie grand bourgeois allait tellement de soi qu'il était impensable, au Cercle de Deauville, que l'on puisse dîner autrement qu'en smoking. Y compris pour les membres, dans la salle à manger qui leur est réservée et qui est donc le lieu public le plus privé de la ville, où l'assurance d'être entre soi était la plus totale. Après le dîner les membres du cercle avaient l'habitude de se rendre en voisins au Casino. L'établissement, raconte M. de Jouvencel, «était très heureux d'accueillir les membres du Cercle de Deauville qui y allaient plutôt pour rencontrer des amis que pour jouer, prendre un verre au bar, faire un petit tour avant d'aller se coucher. C'était très élégant et très convivial».

Le Cercle, qui a toujours regroupé l'élite de l'élite dans l'intimité feutrée de salons qui n'ont guère changé depuis le XIX^e siècle, était certes le fleuron mondain de la ville, mais n'y détonait point. La profonde homogénéité sociale entre les estivants avaient pour corollaire une grande perméabilité entre les lieux. «A telle enseigne, se souvient le comte de Jouvencel, que, lorsque j'étais jeune membre de ce cercle, le maître d'hôtel qui encaissait les repas acceptait tout à fait que l'on sorte de sa poche un jeton du casino pour payer son addition. C'était une monnaie qui avait cours dans le Cercle.»

Les liens étaient encore plus étroits avec le monde hippique, le Cercle ayant même eu en charge jusqu'en 1920 la gestion des courses qui avaient lieu sur l'hippodrome de Deauville. La plupart des membres du Cercle étaient propriétaires d'écuries ou passionnés de courses. Encore aujourd'hui, le Cercle dispose d'une tribune réservée sur l'hippodrome de Deauville, à la façon du Jockey Club dont les membres jouissent d'une tribune à Longchamp et à Chantilly.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

Le baron Guy de Rothschild, membre du Cercle de Deauville, est propriétaire-éleveur de chevaux au haras de Meautry, à trois kilomètres de la ville. Son nom est d'autant plus associé à la station que les Rothschild y ont leurs habitudes depuis plusieurs générations. «Mon père, raconte Guy de Rothschild, lui aussi passait la saison à Deauville. Il avait hérité de son père la passion des chevaux. Il en élevait depuis sa jeunesse»⁷.

C'est d'ailleurs lors du Gala des Courses, soirée de prestige qui se tient chaque année dans le somptueux salon des Ambassadeurs du casino, que Guy de Rothschild fit la connaissance de celle qui devint sa femme, Marie-Hélène de Zuylen de Nyevelt de Haar. Au cours de cette soirée traditionnelle dans la vie mondaine de Deauville, propriétaires, entraîneurs, éleveurs et jockeys sont à l'honneur. Les efforts consacrés à l'«amélioration de la race chevaline» sont récompensés par la remise solennelle de divers prix.

Le monde hippique est constitutif de l'univers ordinaire des milieux sociaux les plus élevés. On trouvait aussi, à la belle époque de Deauville, le tir aux pigeons, très pratiqué au Cercle, et le polo qui était et demeure l'un des pôles d'attraction du sommet de la saison à la fin du mois d'août. Le Yacht Club avait son club house non pas sur le port mais sur la plage, à peu près en face du casino, ce qui n'était pas toujours pratique pour les plaisanciers dont le bateau était amarré loin, mais qui offrait un emplacement idéal pour les juges de régates. Le golf fut présent dès la fin du siècle dernier. Deauville disposait ainsi de l'ensemble des infrastructures de plein air que la bonne société pouvait souhaiter trouver sur un lieu de villégiature.

Cette correspondance avec les attentes d'un public privilégié doit beaucoup à la personnalité de ceux qui conçurent et mirent en chantier la station. Ils étaient du même monde et ce qu'ils faisaient leur convenait autant qu'à ceux qu'ils cherchaient à attirer et satisfaire. Les planches, l'une des célébrités de la ville, sont un élément très significatif de cette adéquation entre un cadre et ceux qui sont appelés à y vivre. Ce long trottoir de bois, d'un bois exotique capable de supporter les intempéries et l'humidité sans en pâtir, long de plusieurs centaines de mètres, permet la promenade, et on ne peut que penser aux élégantes se rendant autrefois au bois (de Boulogne) ou flânant sur les Champs-Élysées. Les planches ont cette vertu d'autoriser la marche en bord de mer sans qu'il y ait à craindre de se tordre les pieds, et à

7. Guy de Rothschild,
Contre bonne fortune..., Paris, Belfond,
1983, p. 98.

redouter les contorsions inélégantes d'un équilibre incertain. «Jusque dans les années soixante, se souvient M. de Jouvencel, vous alliez à pied jusqu'aux planches, les hommes avaient des pantalons blancs, un blazer et un panama. Ils prenaient un verre au bar du Soleil, au bord des planches. C'était tout à fait autre chose qu'aujourd'hui».

M. de Mazerand, descendant de l'une des premières familles à avoir fait construire une villa en bord de mer, a toujours aimé fréquenter le casino. Mais il est loin de correspondre à ce qu'il fut du temps de sa splendeur. Du point de vue des sommes jouées tout d'abord. «M. André Citroën jouait des sommes astronomiques, un million de francs or !» Après la Seconde Guerre mondiale encore, une certaine aristocratie de l'argent « pouvait jouer deux millions le coup. Ce qui représentait à l'époque la valeur d'une villa en bord de mer ». Mais il fallait savoir tenir son rang et l'argent n'est rien sans l'élégance qui vous permet de manifester que votre position relève aussi des qualités de la personne. «Une femme arrivait pour la saison avec trente robes longues, une pour chaque soir.» Certaines familles poussaient le sens de l'hospitalité et de la courtoisie jusqu'à retenir des chambres dans les palaces pour y loger leurs invités. Les salles de jeu du casino étaient aussi de hauts lieux de l'élégance, celle des bijoux et des robes de haute couture. On pouvait y côtoyer les grands noms de l'industrie, du spectacle, voire des têtes couronnées. Deauville était le prolongement estival des beaux quartiers parisiens et abritait sous d'autres formes le même univers du luxe et du pouvoir.

De nouveaux venus

Selon la rumeur, Deauville aujourd'hui, «c'est le Sentier». Ce terme générique entend désigner une population composée de familles juives, originaires d'Afrique du Nord, où elles bénéficiaient déjà d'une position sociale assez aisée, améliorée encore par les investissements réalisés dans l'industrie de la confection du quartier parisien du Sentier. De la part de membres de la «bonne» société, une telle assertion revient à déplorer le remplacement d'une population de vieille bourgeoisie ou de noblesse fortunée, par des familles plus récemment enrichies, ne disposant pas des manières ni du réseau de relations qui puissent accréditer l'appartenance à l'excellence sociale. En d'autres termes, il s'agit de nouveaux riches. Le discours ici n'est pas différent de celui que l'on entend dans les beaux quartiers parisiens,

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

où l'on se plaint facilement de la présence de voisins estimés ne pas appartenir à la meilleure société.

Quelle que soit la réalité statistique de la présence de ces nouveaux venus à Deauville, il est certain qu'ils sont rendus responsables du fait que, Deauville, «ce n'est plus ce que c'était». Les bases sur lesquelles reposent de tels jugements sont au fond confuses. Afficher sa richesse, en faire étalage, serait considéré comme vulgaire, mal séant. Il est vrai que, par exemple, la multiplication de voitures voyantes, aux couleurs rutilantes et aux moteurs vrombissants, véhicules 4 x 4 aux chromes surabondants ou petits bolides japonais écarlates, quand il ne s'agit pas de Ferrari faisant avec complaisance plusieurs fois le tour de la place Morny, cœur de l'animation urbaine à Deauville, a tout de la mise en scène délibérée de l'aisance matérielle. Cet exhibitionnisme de la fortune, vieux bourgeois et membres du Cercle disent l'avoir en horreur. Mais, simultanément, les mêmes personnes regrettent vivement l'abandon, dans les soirées au casino, de la robe longue et du smoking. Il y a l'art et la manière de s'afficher : il faut le faire avec classe. Il faut surtout que l'affirmation de son rang soit plus à usage interne qu'à usage externe : l'élégance de la tenue, la courtoisie des manières (la pratique du baise-main), sont plus une façon de s'identifier à un groupe que de proclamer vers l'extérieur son étrangeté. Ce que le «nouveau riche», tenté de marquer les distances relativement nouvelles et modestes qui le séparent du commun, est toujours porté à faire.

L'une des raisons de cette référence quasi obligée au «Sentier» réside dans la grande homogénéité relative de ce milieu au sein duquel l'interconnaissance est très élevée. En conséquence les familles se promènent ensemble sur les planches, les jeunes forment des bandes d'amis qui occupent les terrasses des cafés et les trottoirs de la place Morny. Le groupe se donne à voir. Toutes raisons qui en font, dans les représentations, la cause principale de ce qui a changé. Bien sûr, la grande bourgeoisie ou la noblesse ne furent pas toujours d'une grande discrétion. Les grandes soirées au casino, les réceptions dans telle ou telle villa, les équipages partant en promenade, les rencontres sur les planches et les groupes aux discussions animées ne manquèrent pas. Ce qui pose problème, c'est que le groupe nouveau apparaît comme concurrent pour l'occupation de l'espace. Ce caractère conflictuel est d'autant plus exacerbé qu'il met en évidence ce que les grandes familles se sont ingénié à dénier ou à minimiser : la modestie et la discrétion que doit affecter

l'usage de la richesse n'est guère compatible en effet avec la magnificence de villas somptueuses, qui n'abritent la fortune qu'avec, au fond, une discrétion toute relative. L'écrin laisse deviner ou imaginer un contenu hors du commun. On peut alors se demander si l'irritation, le désagrément ressenti par les vieilles familles de Deauville en présence de ces nouvelles catégories ne renvoie pas à un certain malaise inconscient devant le rappel de ce qu'elles-mêmes ont pu mettre en scène de leur puissance et de leur richesse.

L'évolution de Deauville rappelle celle des beaux quartiers parisiens : après la réalisation d'opérations immobilières de grande ampleur, sous le contrôle direct ou indirect de la meilleure société qui se faisait construire hôtels particuliers et immeubles de rapport, l'écèlement du marché immobilier conduit à une grande diversification sociologique des habitants, le seul critère de sélection devenant la solvabilité. La concurrence pour l'occupation de l'espace devient alors très forte du seul fait que beaux quartiers et belles adresses constituent un label de qualité pour ceux qui y vivent, une griffe spatiale en quelque sorte, l'adresse jouant le rôle de la marque, de la griffe apposée par le grand couturier. Disposer d'un pied à terre à Deauville peut entrer dans une stratégie de recherche de la légitimité de la réussite sociale au même titre que la résidence dans un beau quartier parisien ou à Neuilly. Cela prouve, déjà, que l'on en a les moyens. Mais aussi que ces moyens ont été utilisés avec discernement en choisissant ce qui pouvait avoir le plus de valeur symbolique, autrement dit avec une connaissance efficace de cette symbolique, premier pas vers l'accession à la légitimité sociale. Ce qui conduit à la cohabitation dans les lieux publics, le casino, les restaurants, les palaces, sur les planches ou dans les immeubles en copropriété. Car il n'y a de critères de cooptation que pour l'admission au Cercle. Tous les autres lieux relèvent de la logique marchande : qu'il s'agisse des cabines en bord de mer et des parasols multicolores qui font la joie des photographes ou des tables du *Ciro's* ou de chez *Miocque*, les restaurants à la mode, qu'il s'agisse des suites du *Normandy* ou du *Royal* ou de l'accès aux tables des salles de jeux ou aux machines à sous.

Mais pour que cette évolution soit possible, il fallait que les circonstances s'y prêtent. L'amélioration des conditions des voyages au loin a favorisé l'adoption de nouvelles habitudes en ce qui concerne les vacances par les familles fortunées. Les voyages à l'étranger se sont multipliés, de même qu'à l'intérieur du territoire national : les longs séjours dans

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

la villa familiale se font plus rares. Deauville, devenue si proche de Paris, a vu sa vocation changer : elle est devenue ville de week-end. Au point que l'on parle volontiers de XXI^e arrondissement de Paris⁸. Aujourd'hui, même en saison, c'est-à-dire au mois d'août, la ville tend à se vider le dimanche soir pour refaire le plein le vendredi suivant. Ce changement dans les rythmes s'accompagne d'une démocratisation des brefs séjours à la mer qui concernent parfois des gens peu fortunés, qui viennent se promener sur les planches et fréquenter la salle des machines à sous du casino.

Toutefois la valeur des témoignages qui reviennent sur les splendeurs du passé méritent un examen attentif. A toutes les époques et en des lieux fort divers il semble que ceux qui bénéficient des positions les plus élevées et des conditions de vie les plus favorables expriment toujours leur inquiétude, voire leurs récriminations contre ce qu'ils considèrent comme une menace de dégradation. Nous avons déjà constaté cela à propos des Champs-Élysées : dès le début du siècle des voix se faisaient entendre, parmi les grandes familles des hôtels particuliers, pour dénoncer ce qui était déjà perçu comme un déclin de l'avenue⁹. A la même époque, à Deauville, le comité directeur du Cercle s'était fait l'écho de craintes semblables. Ainsi peut-on lire dans le compte rendu de sa séance du 8 juin 1886 que «dans l'état actuel, les courses constituent par le fait le seul attrait véritable [de Deauville]. Aussi, de saison en saison, peut-on constater la dégénérescence de la clientèle de notre plage. Un public trop partagé, et ne se recrutant plus guère que dans le monde spécial des courses, a remplacé par le nombre, mais non par la qualité, la société élégante des premières années. Là est le péril pour l'avenir de Deauville. Nous ne devons pas avoir de soin plus pressant que d'y remédier par tous les moyens à notre portée. Dans cet ordre d'idées, nous ne saurions mieux faire que de donner un bal dont le succès serait certain et qui donnerait une vive satisfaction aux éléments que nous désirons garder autour de nous.» Sur ces attendus, le comité retint le principe du bal proposé. Les élites sociales se sentent toujours talonnées par les prétendants et en cela menacées. Il leur faut préserver cet entre-soi où elles peuvent être elles-mêmes. Essentiellement parce que l'homogénéité sociale est l'une des conditions de la réalisation heureuse des dispositions de l'*habitus*. Cette remarque étant d'ailleurs valable pour tous les groupes sociaux. Mais les classes privilégiées, parce que disposant des moyens qui leur permettent de choisir leur

8. Il existe un périodique au titre évocateur : *Deauville-Trouville, Côte fleurie : le 21^e arrondissement, le magazine de l'Élite*.

9. M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, *op. cit.*, pp. 101-107.

environnement résidentiel, sont les plus attentives à s'assurer le contrôle de leur cadre de vie. Et elles expriment volontiers craintes et griefs à ce sujet.

Le péril serait aujourd'hui consommé à Deauville. M. de Mazerand regrette qu'avec l'ouverture de la salle de machines à sous, le casino ait perdu son âme. «Maintenant tout le monde rentre. Tandis que dans le temps, au mois d'août, il y avait environ deux cents personnes qui admiraient à l'entrée du casino, comme un véritable spectacle, l'arrivée des hommes en *smokings* et des femmes en robes de soirée, qui se rendaient à la salle de jeu. Il y avait du rêve et de la magie.»

On retrouve à Deauville les mêmes arguments que ceux utilisés par les grandes familles du VIII^e arrondissement de Paris pour dénoncer la transformation des Champs-Élysées. Ainsi, un certain laisser-aller dans les tenues et les attitudes choque. «L'année dernière, en venant au Cercle depuis mon domicile, raconte, encore outré, l'un de ses membres, j'ai vu, devant la porte même du Cercle, des Asiatiques qui avaient ouvert les deux portes de leur voiture et qui avaient installé une serviette sur le trottoir. C'était très chic et très élégant ! Ils étaient assis par terre autour de la serviette, il y avait du pâté, en un mot ils saucissonnaient sur le trottoir ! Devant la porte du Cercle ! En plein milieu de l'après-midi, je n'avais jamais vu ça ! Voilà ce qu'on voit aujourd'hui à Deauville !» On y voit aussi des familles dormir dans les voitures, faire la sieste en laissant passer les pieds par les portières. La perception des hiérarchies sociales passe ainsi de façon explicite par le maintien du corps, le style vestimentaire et les manières de faire. Et l'étonnement, voire la réprobation à l'encontre de ceux dont les postures sont jugées relâchées concernent aussi bien les nouveaux riches que les gens modestes.

Certains lieux concentrent ces problèmes de cohabitation entre agents sociaux pourvus d'*habitus* fort différents. Il en est ainsi, sur les Champs-Élysées, des établissements de restauration rapide, McDonald's et autres, où se trouvent rassemblés cette « faune », comme disent les habitants privilégiés du VIII^e arrondissement, dont la présence est mal acceptée. Ces établissements n'ont fait qu'une timide apparition à Deauville et les grandes chaînes ne se sont pas encore implantées. Mais, depuis cinq ans, le casino a ouvert une salle de machines à sous qui joue le même rôle que les *fast-food* des Champs-Élysées dans les représentations et la

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

déploration de ce qui ne va pas. Cette salle est dénoncée comme ayant pour effet d'attirer une population qui n'avait pas autrefois sa place dans la station, et encore moins au casino. Dans l'esprit de nombre de nos interlocuteurs, elle est devenue l'un des facteurs de ce qu'ils vivent comme le déclin de Deauville.

Les machines à sous concentrent les inquiétudes. Mais il y a d'autres sujets de récrimination, comme les politiques de prix des palaces qui, devant la difficulté à atteindre un taux d'occupation suffisant, offrent des forfaits qui permettent de passer une semaine dans l'un de ces luxueux établissements, pour des sommes bien inférieures aux tarifs officiels¹⁰. La piscine olympique, réalisée sur les lais de mer, en face du Royal et du Cercle, et les marinas de Port Deauville, sont jugées gêner les perspectives et les points de vue et par là contribuer à une dévalorisation du site.

Il est bien clair pour l'observateur qu'un hiatus s'est creusé entre un décor fait de villas et de palaces, conçus au siècle dernier pour l'aristocratie et la bourgeoisie, et une population plus mêlée qu'autrefois, dont les éléments les plus éloignés de la haute société traditionnelle manifestent une discordance radicale avec un cadre pour lequel ils ne sont pas faits, ou plutôt qui n'a pas été fait pour eux. Il en est ainsi dans les halls des palaces qui voient des groupes de jeunes en jeans bavarder avec une volubilité qui paraît agressive dans un cadre si évidemment fait pour les conversations feutrées, ou qui voient passer des clients dans des tenues de touristes moyens, baskets aux pieds et chemisettes largement ouvertes portées au-dessus du short. Dans la grande salle de jeu du casino, la majesté des lieux contraste avec la désinvolture apparente de nombre de joueurs, en bras de chemise, sans cravate, en pantalon parfois pour les femmes, le blue-jean n'étant pas rare sous les dorures, près de la rotonde qui abrite le bar, devant les fresques ornant les murs, dans les profonds fauteuils des coins salons. Le contraste le plus aigu est celui qui oppose cette partie du public aux croupiers aux smokings impeccables, à la tenue toujours digne et aux gestes précis et élégants. Déjà, dans les années cinquante, selon un ancien petit argentier du Royal, lorsque les membres du personnel allaient au casino, ils étaient reconnus parce que, disaient-ils, « nous, au moins, on ne fait pas de fautes de maintien ». Si les baskets et les tenues de plage sont prohibées, y compris pour l'accès aux machines à sous dont la salle est nettement séparée de celle des tables de jeu (roulette, black jack,

10. Le Royal et le Normandy comprennent chacun 300 chambres et une vingtaine de suites, le Golf disposant de 178 chambres. Ces établissements de luxe, qui appartiennent tous les trois au groupe Lucien Barrière, de même que le casino de Deauville et celui de Trouville, proposaient en juillet 1993 (la haute saison se situant en août) des forfaits de cinq nuits consécutives à 4 500 francs (Royal et Normandy) et 3 800 francs (Golf) comprenant un accès gratuit aux activités sportives (piscine, golf, tennis, bicyclette...) organisées dans le cadre de ces établissements. Selon le tarif 1993, le prix d'une nuit en juillet est de 1 200 francs au Royal.

chemin de fer, baccara), les styles vestimentaires et les attitudes évoquent plus la détente que l'élégance. Au point que ceux qui appartiennent à un autre univers social, et qui ont une expérience un peu ancienne des lieux, déplorent unanimement ce relâchement. Comme le souligne une femme de l'aristocratie, dînant au restaurant du casino qui surplombe légèrement la salle de jeu, «il ne suffit pas d'avoir de l'argent, il faut encore être éduqué». Depuis la table où elle dîne en compagnie de son mari, elle exprime toute sa réprobation pour les tenues négligées et son regret des toilettes d'antan qui faisaient une grande partie du charme des soirées en cet endroit. Sans doute ce qui peut être ressenti comme un mépris de classe exprime-t-il avant tout une éducation fondée sur le contrôle de soi, sur une affirmation de la culture et des codes contre le laisser-aller que d'autres revendiquent au nom du «naturel».

Mais c'est précisément la beauté du décor, sa qualité très largement reconnue, qui attire aussi ces nouveaux venus, nouveaux riches volontiers stigmatisés par ceux dont ils dérangent les habitudes. Comme les autres, ils ne sont pas insensibles aux petites places fleuries, à la gaieté des parasols aux tons vifs mais harmonieux, au trot matinal des chevaux partant à l'entraînement. «On a l'impression d'un rêve», nous ont-ils dit. La majesté du casino magnifié par une débauche d'électricité attire en nombre ces nouveaux habitués, fréquemment amateurs de machines à sous ou de tables de jeux. Cela fait partie de la fête, de cette ambiance «fabuleuse et festive» où ils aiment à se retrouver, de week-end en week-end. La proximité de Paris et les fastes qui demeurent au-delà des changements de public font que la station continue à connaître un vif succès, même si certains l'ont déjà désertée.

La ville n'évolue que lentement, ses transformations peuvent prendre du retard sur celles de la société et il peut ainsi s'instaurer des décalages entre les formes urbaines et les réalités sociales qui les travaillent et les engendrent. Ainsi les médiations sont trop complexes et les pesanteurs trop fortes pour que les harmonies qui parviennent parfois à s'établir entre les cadres urbains et les agents sociaux puissent être durables. A Deauville cela s'exprime par ces hiatus entre le décor de la vie mondaine d'autrefois, qui perdure, et des agents sociaux, c'est-à-dire aussi des corps modelés par la société, dont les apprentissages ne leur permettent pas une insertion en douceur dans cet écrin produit pour d'autres.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

La gestion de la cohabitation

Les familles de la noblesse et de la vieille bourgeoisie, depuis longtemps installées à Deauville, les familles parisiennes nouvellement enrichies et celles, plus ou moins modestes, qui passent par Deauville à l'occasion d'un week-end au bord de la mer, les personnels du casino et des palaces qui, de la salle des machines à sous aux suites du Royal, ont à accueillir les unes et les autres, la municipalité, dirigée depuis 1962 par Michel d'Ornano, puis, à partir de 1977 par sa femme, Anne d'Ornano, qui doit en outre prendre en compte les intérêts de la population locale, tous ont à gérer cette hétérogénéité sociale. Travail incertain et délicat : en tant que station balnéaire, Deauville est soumise aux modes, aux aléas de l'époque. On change plus facilement de lieu de villégiature que de domicile. Sauf pour les grandes familles qui ont sur place une partie de leur mémoire abritée des embruns et des vents du large dans les grandes maisons du siècle dernier. Mais dans un processus d'effritement de leurs positions, leur hégémonie sur cette ville sortie des marais n'est plus absolue et il leur faut composer, ou ruser.

Les modalités selon lesquelles sont gérées les promiscuités sociales varient en fonction des lieux, des circonstances et des enjeux. La clientèle des palaces a changé. Les halls de ces établissements voient se côtoyer des clients divers, même si tous, par définition disposent de revenus confortables. Il en va ainsi dans les étages et, bien que les chambres soient suffisamment bien insonorisées pour que votre voisin puisse faire marcher sa télévision en mettant le son au maximum sans vous gêner, l'ambiance des couloirs laisse quelquefois à désirer, lorsque, par exemple, des enfants s'autorisent à les transformer en aires de jeux. Sans compter que le style des parents peut apparaître à certains comme exagérément décontracté. Aussi a-t-il été envisagé d'organiser une sorte de cloisonnement interne aux établissements. Tel étage serait classé comme chic, mondain et on éviterait d'y loger les familles au mode de vie trop détendu. Par contre les adeptes de l'élégance traditionnelle, du baise-main et de l'éducation stricte des enfants bénéficieraient d'aires au calme assuré et au voisinage en harmonie avec ce qui fait la distinction. Un tel projet ne fait qu'étendre à l'hôtel proprement dit ce qui est depuis très longtemps la règle dans la restauration de haut niveau : les maîtres d'hôtel y veillent à placer chaque client dans la salle en tenant compte de sa personnalité et de celles de ses voisins. En outre, les tables

sont inégalement agréables et la vue qu'elles offrent sur l'extérieur et sur les autres clients est plus ou moins séduisante. Là aussi il s'agit de traiter chacun avec diplomatie en fonction de son rang, connu, ou, plus difficile, évalué et supposé selon son apparence et ses manières.

Le casino, qui est accessible à un public infiniment plus large que celui des palaces, offre encore plus d'occasions de confrontations de modes de vie différents. Depuis juillet 1988, les machines à sous ont attiré au casino une nouvelle clientèle. Mais, pour des raisons réglementaires liées à la sécurité, les casinos ne peuvent disposer que d'une seule entrée publique. Si bien que les joueurs, qu'ils aillent affronter les «bandits manchots», s'asseoir autour des tables de jeu ou participer à un dîner mondain, passent par le même hall et gravissent le même escalier. Le samedi 28 août 1993 le traditionnel Gala des Courses, sponsorisé par Mercedes-Benz, organisé au profit des établissements hospitaliers pour jockeys, a amplifié le *melting-pot* social qui se réalise chaque soir au casino. Chaque convive de ce banquet agrémenté d'un spectacle a acquitté la somme de 1 400 francs. Quelques dizaines de badauds attendent les véhicules qui viennent déposer leur lot de smokings et de robes longues devant les marches de l'établissement plus illuminé et resplendissant que jamais. Parmi les spectateurs, certains sont venus spécialement, d'autres ont été surpris alors qu'ils avaient l'innocente intention de passer la soirée dans la salle des machines à sous. Les participants du gala, à la façon des stars à l'entrée du palais des festivals de Cannes, doivent donc affronter les regards attentifs d'une haie d'honneur improvisée qui les regarde gravir les marches de l'escalier à double révolution, décoré pour l'occasion de volumineuses compositions florales dont l'une, comportant des fruits, reprend très à propos le thème de la corne d'abondance.

L'atmosphère est détendue, bon enfant. Cette mise en scène de la richesse passe bien. Sans doute parce que l'on est ce soir-là dans une soirée de bienfaisance. Cette caution de la charité permet la mise en spectacle de la domination sociale sans que cela soit vécu comme agressif. Le bénéfice est double, puisque l'on met en évidence la position dominante que l'on occupe dans la société tout en légitimant cette position par les préoccupations sociales qui sont la raison d'être officielle de la soirée. De jeunes jockeys sur les marches tiennent les places qui ailleurs seraient occupées par la Garde républicaine. D'une certaine façon les bénéficiaires de la soirée sont là et attestent de son bien-fondé.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

On ne sent pas d'animosité de la part de ceux qui viennent ainsi contempler des toilettes et des façons de vivre qui ne leur seront jamais accessibles. Cette sorte de fascination, au moins apparente, est agrémentée par l'espérance, parfois comblée, d'apercevoir une tête connue, fortune établie, personnalité locale ou vedette de la télévision. Le spectacle vaut la peine et personne ne songe à rompre cette sorte d'enchantement à se sentir soudain si proche de l'inaccessible. Aussi, tout cela se passe dans une confusion relative et une pagaille amusée. Tandis que les participants au gala sablent le champagne, les amateurs de machines à sous se trouvent dans l'impossibilité de rejoindre les salles et patientent tranquillement en profitant du spectacle derrière les plantes vertes disposées pour leur interdire momentanément le passage. Puis, les derniers convives étant arrivés, tous les participants gagnent le grand salon des Ambassadeurs où se déroule le gala. Déplacées par le personnel du casino, les plantes vertes dans leurs pots doivent alors permettre cette migration en dehors de la foule des badauds qui a grossi et qui attend pour aller dans la salle des machines à sous. Mouvement complexe, incompris par certains, d'où un mélange inopiné des circulations et des genres pour quelques instants avant que chacun ne retrouve sa vraie place.

Mais dans ces circonstances il y a une parfaite adéquation, à peine brouillée par les nécessités des déplacements, entre la position sociale et celle que l'on doit occuper ce soir-là dans l'espace du casino. La distance sociale est considérable, explicite, le risque d'erreur est nul. Chacun sait, ou croit savoir à quoi s'en tenir sur l'autre. A la limite une telle clarté dans la dissymétrie des rapports ne laisse pas d'autre choix que la condescendance acceptée ou l'évitement. Dans d'autres circonstances, ces lieux deviennent emblématiques des inégalités sociales et peuvent être le théâtre d'un affrontement verbal comme en ce jeudi 26 août 1993 lors d'une manifestation contre des menaces de licenciement, organisée par la CGT. On pouvait lire sur les pancartes tenues par les manifestants bloquant l'entrée de l'établissement des slogans tels que : «La bourgeoisie claque son fric dans les casinos où le luxe insolent s'affiche.»

Le casino offre parfois des rapprochements sociaux quasi surréalistes. Il en était ainsi dans l'après-midi du 28 août, à l'occasion de la vente-signature par Guy de Rothschild de son dernier livre¹¹. Installé en ce lieu stratégique que constitue le palier en haut de l'escalier du casino, l'auteur a passé

11. Guy de Rothschild, *Mon ombre siamoise*, Paris, Grasset, 1993.

l'après-midi derrière sa table à attendre le lecteur-client-admirateur. Cette fois la situation a quelque chose d'incongru. Certes, l'auteur apparaît détendu et il répondra avec amabilité aux questions d'une journaliste du quotidien local tout en faisant preuve de la plus grande amabilité envers les lecteurs auxquels il dédicacera son œuvre. Mais, pendant ce temps, les joueurs des machines à sous passent en nombre devant lui, jetant un regard distrait sur le personnage, pressés qu'ils sont d'aller tenter leur chance. Et tout l'après-midi retentira, comme à l'habitude, le tintamarre métallique des pièces libérées par les machines, le bruit n'ayant qu'un rapport assez lointain avec les gains réels de l'ensemble des joueurs. L'auteur n'avait sans doute pas prévu cette promiscuité, mais elle avait quelque chose d'extraordinairement insolite dans cette rencontre inattendue entre l'une des plus grandes fortunes de France et l'illusion sonore de l'abondance générée par cette monnaie tintinnabulante. A l'euphémisation distinguée de la richesse héritée et maîtrisée répondait ainsi la recherche quelque peu désespérée du gain immédiat dans une sorte de raccourci saisissant qui pouvait faire sentir tout ce que redoute la vieille bourgeoisie dans la promiscuité des nouveaux riches : l'impudeur et le cynisme de l'argent fraîchement accumulé qui ne craint pas de se faire entendre et remarquer. Membre de l'Automobile-Club de France et du Cercle de Deauville, le baron Guy de Rothschild n'est certes pas un nouveau riche et ses origines juives, qu'il revendique, affirmant hautement sa solidarité avec sa communauté¹², ne l'empêchent pas de faire partie de la «meilleure société». Tant il vrai que les origines «ethniques» (dans la mesure où cette expression aurait un sens) et les appartenances religieuses sont de peu de poids au regard du label d'excellence que fournit l'ancienneté de la fortune, et de la famille dont elle provient. C'est socialement que s'établissent les clivages et les antagonismes : la grande bourgeoisie fonde son unité sur sa position dans l'espace social, non sur une religion ou une origine. C'est en tant que nouveaux venus, en tant que prétendants, qui se trouvent être, dans les années récentes et à Deauville, majoritairement de confession juive, que les nouveaux habitués de la station dérangent ceux qui sont déjà en place. Quant aux touristes plus modestes, pique-niqueurs du dimanche, le laisser-aller de leur comportement et de leurs tenues, tel du moins que les membres du Cercle de Deauville peuvent le percevoir, suscite une réprobation immédiate et entière.

12. Guy de Rothschild, *Contre bonne fortune...*, *op. cit.*, pp. 131-145 et 345-359.

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

Illustration non autorisée à la diffusion

*Panamas et cravates aux couleurs
du club: la sortie des locaux du
Cercle de Deauville, dans l'enceinte
de l'hippodrome, le jour
du Grand Prix, août 1993.
Photo Clément Pinçon.*

On comprend mieux alors que certaines institutions aux apparences un peu surannées soient encore bien vivantes. Le Cercle de Deauville offre ainsi un havre de bon goût et de distinction (document ci-contre). Ouvert seulement au mois d'août, c'est-à-dire pendant la haute saison de la station, le cercle comprend 282 membres, uniquement des hommes à l'image de certains cercles et clubs parisiens. Il est vrai que près de la moitié d'entre eux (133) habitent Paris, mais uniquement dans les beaux quartiers, c'est-à-dire dans les XVI^e, VIII^e, VII^e et XVII^e arrondissements, par ordre décroissant du nombre de membres concernés. Il y a une soixantaine d'adresses en province et une quarantaine à l'étranger, mais seulement trois à Deauville : on comprend que le Cercle ne soit ouvert qu'en août.

Le poids de la noblesse est important dans cette institution. Les présidents ont toujours porté un titre et aujourd'hui le poste est occupé par le duc de Noailles, le vice-président étant le duc d'Audiffret-Pasquier. Parmi les 282 membres actuels, 82 disposent d'un patronyme d'apparence noble, dont 56 s'ornent d'un titre. On est toutefois loin du poids de la noblesse au Jockey-Club et le Cercle de Deauville a objectivement vocation à rassembler plus largement. Il est vrai qu'il est seul sur la place et que la bonne société mondaine n'a pas d'autre choix. Le cercle constitue en conséquence une sorte d'abrégé de la haute société parisienne. On y trouve aussi bien des personnalités du monde politique (Édouard Balladur qui possède une villa dans le centre de la station), des industriels du luxe (Claude Guérlain, Kilian Hennessy ou Henry Racamier, ancien P-DG de la maison Vuitton), des industriels ou des hommes d'affaires (Jean-Luc Lagardère, Jean-Louis Hachette ou Guy de Rothschild) ainsi que de nombreuses personnalités étrangères qui permettent de donner un caractère international au capital social géré dans ce type d'institutions.

La famille d'Ornano y est présente depuis trois générations. Michel d'Ornano, bien que n'appartenant pas à une vieille famille de Deauville, offrait, pour la direction des affaires municipales, l'avantage de porter un grand nom de la noblesse d'Empire. Sa femme, Anne de Contades, est issue d'une famille de noblesse plus ancienne. L'un et l'autre ont grandement contribué par leur présence élégante à poursuivre l'œuvre des familles de la noblesse et de la grande bourgeoisie. Il est possible que leur fils prenne la succession, il vient d'entrer au Cercle de Deauville où son père et son grand-père avaient été présents. C'est donc une

famille parfaitement conforme à l'idéal des grandes familles intéressées au devenir de Deauville qui contrôle le pouvoir municipal.

La cooptation au Cercle de Deauville est la règle. Un cercle n'est pas une association à laquelle il suffit de verser sa cotisation pour y avoir accès. Si bien que, le critère de la fortune étant réellement secondaire, les familles nouvellement enrichies se trouvent écartées de fait, parfois au profit de familles aux revenus sensiblement inférieurs, mais dont les quartiers de noblesse ou de bourgeoisie suppléent aux infortunes, relatives, des affaires.

Aussi, selon le comte de Jouvencel, le Cercle de Deauville est-il un des rares havres de paix pour les familles ayant un certain rang à tenir. «Être ici, précise-t-il dans l'un de ces salons auxquels la patine du temps donne un caractère un peu vieillot et dont les cercles ont le secret, c'est la tranquillité, on est chez soi, on est entre nous, on ne subit pas. Je peux vous dire que la plupart des membres qui viennent ici garent leur voiture dans la cour pour tout leur séjour et chacun va à pied du Cercle au champ de courses, c'est très agréable.» Être chez soi, cela signifie «se retrouver entre gens de bonne compagnie. Avec des gens qui tiendront leur fourchette comme vous et moi, qui savent se tenir à table». Sans doute le respect des manières de table n'a-t-il une telle importance qu'en raison de la place qu'occupent déjeuners et dîners dans l'existence sociale de ces groupes où la gestion du réseau de relations est une tâche prioritaire. Comme tous les grands cercles, celui de Deauville offre un service de restauration à ses membres qui ont le loisir d'y inviter, sous leur responsabilité, qui bon leur semble. Autre espace réservé, celui de la tribune privée à l'hippodrome, où le respect des convenances s'impose : «Aucun membre ne peut entrer dans cette tribune, tient à préciser M. de Jouvencel, s'il n'a pas une cravate.» Sans doute cette attention à ces petites choses qui font toute la différence est-elle au principe de ce qui apparaît être une constante dans la haute société, le regret de la dégradation des manières et de la fréquentation de certains endroits réputés chics. On a vu que le comité du Cercle de Deauville se préoccupait de la fréquentation de la station dès 1886.

Il faut la pratique commune d'une activité où se mêle la passion pour que les distances sociales puissent être suspendues, au moins provisoirement, durant le temps de l'activité elle-même. Le Deauville Yacht Club fut aussi un lieu chic,

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

il fait toujours partie des cercles mentionnés par le *Bottin Mondain*. Il fut fondé en 1928, assez tardivement compte tenu de la date de création de la station. L'industriel Louis Bréguet en fut l'un des animateurs les plus actifs. Aujourd'hui la composition du club s'est diversifiée. On y trouve encore de grandes fortunes, mais aussi des ingénieurs, des cadres supérieurs, voire quelques professions plus modestes dont un artisan charpentier. En 1992, sur 246 membres, 5 seulement portent un nom d'apparence noble, ce qui est une proportion sans commune mesure avec celle du Cercle de Deauville. La voile, comme ailleurs la vénerie, transcende les différences de classe. Si, au cercle, l'excellence sociale des membres est admise et même revendiquée comme ce qui fait la spécificité de l'institution, le président du Yacht Club se montre très soucieux de faire admettre que ce qui rassemble ses membres, c'est le goût passionné de la mer et des bateaux. Le club a abandonné ses installations en bord de plage, à proximité du Royal, bien trop loin des quais et des bateaux pour de vrais passionnés de la mer. Les bateaux sont d'ailleurs les seules résidences secondaires de certains des membres, qui vivent donc, lorsqu'ils sont à Deauville, dans le confort relatif des voiliers.

Sur le terrain d'une passion commune peuvent donc se rejoindre des agents distants socialement. Les courses et le cheval en donnent un autre exemple. Le monde hippique, du côté des propriétaires, reste bien évidemment lié à la haute société. Les courses de Deauville ont été fondées en 1864 par le duc de Morny, donc tout au début de la réalisation de la station. Il y a en fait deux hippodromes, celui de la Touques dont 65 des 72 hectares sont situés sur la commune de Deauville et occupent 21 % de sa superficie. Pour réaliser l'autre hippodrome situé sur la commune de Clairefontaine, Deauville a dû y acheter 25 hectares. Ce sont des endroits où s'organisent la vie balnéaire et la vie mondaine, au même titre qu'au casino ou sur les terrains de golf. Grands prix, championnat de polo, ventes des *yearlings*, jeunes pur-sang d'un an à un an et demi, toutes ces manifestations attirent un public nombreux et concentrent la bonne société.

Ainsi en ce 29 août 1993, jour du Grand Prix de Deauville, qui est le sommet de la saison, la firme Lancel (bagagerie de luxe) a fait installer des tentes et un buffet en plein air à côté des tribunes. Les invitées, robes de cocktails et capelines, et les invités, costumes clairs et panamas, arrivent à pied d'un parking peu éloigné où ils ont abandonné leur véhicule. De temps à autre, un hélicoptère y dépose quelques personnalités.

tés. Sous le regard amusé ou admiratif de nombreux badauds arrivés avec deux heures d'avance sur le départ de la première course pour pouvoir profiter du spectacle gratuit de cette mondaine assemblée, les invités se dirigent avec assurance vers le buffet et grignotent en bavardant et en buvant le champagne qui leur est généreusement offert.

Ceci au son d'un orchestre qui déverse des flots de musique de café concert, et au vu de tout un public ravi. «Ça fait huit ans que l'on vient, dit un couple très modeste. On s'arrange pour venir le dernier week-end d'août pour le prix Lancel. Notre but, ce n'est pas les courses, ce sont les toilettes.» L'épouse d'un petit agriculteur breton déclare aimer «le défilé de ces dames, les grandes toilettes, les chapeaux. Pour moi c'est un bonheur de spectacle. Deauville, c'est quand même une renommée. Mais hier soir, c'était 1 400 francs l'entrée [il s'agit du Gala des Courses]. Nous n'étions pas de la fête, ça ne pouvait pas être des nôtres».

De simples barrières de bois blanc, d'un mètre de haut environ, délimitent l'espace sacré, celui où le commun ne peut entrer. Mais les heureux élus, loin d'être à l'abri des regards, paraissent au contraire en représentation, offrant le spectacle rare d'une réunion mondaine et d'un déjeuner, abrité sous les tentes mais tout aussi exposé aux regards que le buffet de l'arrivée. Tout se passe comme si on était là pour être vu. On se laisse photographier et filmer par la presse, mais aussi par les badauds qui profitent de l'aubaine pour faire quelques images qui leur paraissent exotiques. Le contraste accusé entre les deux publics ne semble pas poser de problème. Aux complets veston de bonne coupe correspondent les chemisettes à carreaux, aux silhouettes épaisses et fatiguées, les maintiens sveltes et élancés, soigneusement mis en valeur par les tenues ajustées : le monde du prêt-à-porter s'oppose à celui du sur mesure. Mais tout cela se passe dans une ambiance détendue, comme si le fait de se retrouver ensemble, bien que de chaque côté de la barrière, exprimait une connivence plus forte que les divisions sociales, autour de la fête et du goût partagé pour cette atmosphère si particulière des champs de courses, où, malgré ce marquage social de l'espace, chacun ayant ses tribunes, ses lieux propres, il y avait l'expression d'une sorte de communauté, temporaire mais réelle. Une atmosphère que l'on retrouve aux rendez-vous des chasses à courre, sur le Grand Prix automobile de Monaco : dans des situations où la compétition efface, dans une sorte de représentation symbolique de la société et de ses combats, les différences qui renaîtront

DOSSIER

Territoires urbains contestés

Michel Pinçon
et Monique Pinçon-Charlot
*L'aristocratie et la bourgeoisie
au bord de la mer*

aussitôt le vainqueur désigné. Une sorte de messe sociale où les dominants et les dominés célèbrent un instant ensemble l'organisation sociale qui les a produits et les fait vivre. Des situations dont sont absentes les couches sociales qui doivent leur position à leur capital scolaire. Ainsi, au cœur de l'une des stations balnéaires les plus chics, il y a place pour ces instants et ces espaces de dénégaration des contradictions, ou plutôt de sublimation des antagonismes sociaux.

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

Le Grand Prix de Deauville, août 1993. La foule des curieux et la foule des invités de la réception offerte par Lancel, ou les deux côtés de la barrière. Photo Clément Pinçon.

Cérémonies mondaines, soins apportés à la décoration florale des rues, entretien méticuleux de la plage et parasols multicolores, restauration luxueuse du casino, tout est fait à Deauville pour maintenir une atmosphère, une ambiance dignes du passé prestigieux de la station. La ville garde un cachet particulier, avec les places fleuries, le trot des chevaux au petit matin sur les pavés lorsqu'ils partent pour l'entraînement sur la plage, la débauche électrique des illuminations du casino. Mais ces efforts pour assurer la continuité trouvent ses limites dans sa propre logique : le prestige dont les familles de la haute société dotent les lieux qu'elles ont choisis ruine à terme la valeur urbaine. Le succès mondain est bientôt suivi d'un succès plus ordinaire. La haute société et la foule ne sont guère compatibles. Deauville, comme les Grands Boulevards autrefois ou les Champs-Élysées aujourd'hui, a été submergée par une population plus diverse, qui n'appartient plus exclusivement aux plus hautes sphères de la société. Il n'y a aucun jugement de valeur à porter sur cet état de fait. Il suffit de constater qu'en ce domaine le pouvoir sur l'espace trouve sa limite dans les lois du marché : la valorisation extrême de certains espaces porte en elle-même les germes de leur évolution et de leur mutation sociale.

Note de l'auteur

L'enquête s'appuie sur des observations de type ethnographique réalisées au cours d'un séjour prolongé durant l'été 1993. Une quinzaine d'entretiens ont été menés auprès de familles ayant une résidence à Deauville, auprès du personnel de l'industrie hôtelière, de membres du Cercle de Deauville, de l'archiviste de la ville.

L'interprétation de l'histoire de Deauville que nous proposent les familles de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie est une interprétation partielle de faits et d'événements sur lesquels on peut porter d'autres appréciations. Ce qui est vécu comme «dévalorisation» par certains sera ressenti comme «démocratisation» par d'autres. Certaines innovations perçues comme catastrophiques par les uns seront défendues par leurs promoteurs comme ce qui a permis à la station d'éviter de devenir une «ville fantôme, réservée à quelques privilégiés». Tant il est vrai que les représentations du monde social varient comme les positions que l'on y occupe et les intérêts que l'on y défend.

Des entretiens réalisés dans la rue et sur les «planches» auprès de «nouveaux venus» et auprès du public populaire du Grand Prix de Deauville viennent apporter d'autres points de vue.

Outre les références citées en note, d'autres ouvrages sur Deauville ont été utilisés :

Deauville, la plage fleurie, Éditions du comité d'Initiative et de Propagande de Deauville, 1912.

L. Enault, *Guide à Deauville*, Paris, 1880.

Michel Georges-Michel, *La Vie à Deauville*, Paris, 1923.

Michel Georges-Michel, *Quarante ans de la vie à Deauville*, Paris, 1952.

Institut français d'architecture, *La Côte normande des années trente, Trouville-Deauville, société et architectures balnéaires (1910-1940)*, Paris, Éditions Norma, 1992.

J.O., Retel, *Les Gens de l'hôtellerie*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1965.